

YO SAVY

*Ferme dans mon passé  
toujours plus proche*

Suivi de “Yo en toutes lettres” par  
FRANÇOIS GRUNDBACHER



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

## TAORMINA

Ma Belle Romaine,

Quand au crépuscule j'arrivai à Catania fatigué et fiévreux, les eucalyptus et les palmiers se tordaient dans le vent et la pluie.

Ma première pensée fut pour les illustres phthisiques globe-trotter du début du siècle : Katherine Mansfield à Vence, D.H. Lawrence et sa dévouée Frieda en Italie : l'Immoraliste en Afrique, tous espéraient la guérison des climats méditerranéens où ils venaient grelotter dans le célèbre inconfort du Sud. Ce fut une mode avant celle des Sanatoriums de la Montagne Magique où d'ailleurs, on mourait tout aussi bien et de façon aussi littéraire.

Chassant ces fantômes un petit visage rasurant me souriait aussitôt emporté au milieu des vergers de citronniers et d'orangers ; la route file jusqu'à Taormina entre des haies de géraniums et d'authémis. Je voulais voir l'Etna, il était invisible depuis plus d'une semaine mais dans les faubourgs de Catania des gros blocs de lave rappellent sa terrible présence.

L'accueil luxueusement monacal du San Domenico, la présence d'une amie chère me

firent accepter aisément la grippe parisienne qui me retint souvent dans la chambre au balcon fleuri de bougainvilliers, interrogeant le palmier qui telle une manche à air me répondait d'où venait le vent. L'Etna plus malade que moi se cachait sous son énorme édredon de nuages ; le surprendre devint un véritable sport, le photographe une prouesse.

Le premier matin j'allais au Théâtre antique suivant distraitemment la grande rue marchande. Le Théâtre me déçut, lui que j'avais tant aimé interprété par Raoul Dufy. Mais la rue me fascina.

Aussitôt franchie la porte des remparts je fus ébloui par trois murs tapissés d'oranges, de citrons et de figues de Barbarie en touffes carminées au bord de leurs palettes, l'artiste fruitier devant ce décor avait posé des vanneries croulantes d'agrumes mêlés de cédrats et de sanguines coupés qui offraient leur délectable beauté aux passants et aux chasseurs d'images.

À peine moins spectaculaire était l'éventaire débordant de légumes où les petits artichauts frais se perdaient dans l'immense chevelure de leurs feuilles, où la frisure des brocolis et les cannelures des fenouils chantaient le début du printemps.

Les fleurs manquaient à la fête, craignant sans doute le vent froid les plus beaux arums du monde attendaient dans les boutiques obscures le caprice du client.

La rue a ses leit-motives : fragments de charrettes siciliennes illustrés de peintures vives et assassines : Preux croisant le fer, luttant où notre Gentil Roland fait merveille. C'est le héros le plus populaire car il est aussi Pupo-type.

Dans toutes les boutiques pendent en grappes des pupi modernes de toutes tailles : marionnettes en armures à la figure naïve.

Partout un hérissément de coraux, des camées académiques, des châles brodés, des blouses de soie et des sandales d'or qu'on retrouve aux pieds fatigués des touristes ceux-ci jeunes ou vieux, riches ou pauvres, portent tous les stigmates de la rue.

C'est un jeu en prenant un verre d'un amer breuvage sur la piazza de deviner la pièce rapportée : une écharpe trop raide, un sac barbare qui se balance au côté d'un Rollei-Flex, un coquin chapeau de paille qui dit zut à un costume hivernal et enfin la cravate que vous portiez si fièrement qui aussitôt vous paraît un peu vulgaire.

Sur le chemin du retour je m'arrête chez "Le Français". Ses pupi aux visages féroces

sont les plus beaux de Taormina. Ils ont peut-être 75 cm de haut. Ce sont de célèbres mimes fatigués de combattre, la cotte de maille légèrement rouillée a besoin d'un remailage. Le heaume tombe de travers sur l'œil farouche, le bras retient un bouclier finement ciselé, le gantelet sur la main raide brandit une lance aveugle qui touche au hasard. Leur dernier duel se livre devant un hangar ouvert où l'on admire une moisson de têtes tranchées à la triste mine, chevaliers et vilains sauvant la face.

Sur ces obsédants personnages toute documentation est ici introuvable; c'est l'excellent livre de T'Serstevens qui m'en raconte l'histoire; il a eu la curiosité de voir jouer ces étranges acteurs dans un théâtre de Palerme (appelé Opra) c'est une entreprise assez compliquée. Il suffit de regarder les toits de Syracuse piqués d'antennes pour comprendre qu'après le cinéma, la télévision achève de supplanter ces spectacles folkloriques qui ne passionnent que les vieux et les touristes.

Dans la remise du "Français" dort un superbe carro somptueusement peint et sculpté, il n'est pas rare d'en voir dans les

venelles et sur les routes. Ces charrettes sont coûteuses mais charmantes, la poussière et l'usage atténuent leurs couleurs trop brillantes, adoucit la violence des batailles engagées sur leurs flancs. Les chevaux qui les tirent sont habillés de plumets multicolores. Seul le cheval de fiacre de Taormina n'a plus comme panache de tête qu'une tige ornée de quelques barbes bleues (sans intention), elle se balance lorsqu'il trotte: son maître au veston gris-seux est un galant homme qui cueille et offre une fleur à la dame qu'il emporte emmaillotée dans une couverture douteuse, petit cérémonial qui nous enchanta lors d'une descente vers le Lido Mazzaro.

Sur la route déserte ombragée de palmiers, de platanes et d'eucalyptus, les sabots du cheval claquaient allègrement, nos regards plongeaient avec ravissement dans les jardins les plus secrets où les daturas portaient la responsabilité de leurs dangereuses cloches blanches où les noirs cyprès perçaient la verdure, où l'oranger parfumé laissait tomber une pluie de pétales en cire sur les parterres de jacinthes bleues de Freesia, de quarantaines roses ou d'arums, ruissellement de fleurs ordonné avec la plus adorable simplicité.

Entre Rome et Catania une heure d'avion c'est peu de chose, venez donc nous rejoindre. Quant au soleil, un chansonnier a dit qu'il était à Maubeuge.

Y.S.M.

*Le Caducée*, n° 6, mai 1962

BRIDGE

Mon cher Claude,

Je rentre ce matin à Paris, j'ai soufré la vigne, taillé l'opuntas sur ma colline de Menton. Hier soir à la gare j'ai acheté *Nice-Matin*, dont j'ai parcouru les titres dans le train :

“M. Jean Touzet dit aux hôtes du Festival de Cannes : ‘Je suis content de vous.’”

“Casino municipal de Cannes : les Français, champions du monde de bridge.”

“Trop timide pour lui déclarer sa flamme, le jeune homme frappe l'élue de son cœur à coups de marteau.”

À Antibes ; diversion wagon restaurant : acajou, tapis rouge, nappes blanches, œillets roses. Non loin de moi, un monsieur important, jeune, en veston bleu, vite rejoint par un monsieur effacé plus âgé en veston gris :

– Veston bleu : “Alors, moins fatigué ?”

– Veston gris (se frottant les mains) : “Oui, ça va mieux, je suis allé à la plage prendre un bol d'air.”

– Veston bleu : “Moi crevé, à quel hôtel êtes-vous descendu ?”

– Veston gris : “Au Rocher de Brighton.”

– Veston bleu : “Pas mal. Votre partenaire aussi?”

– Veston gris (souriant) : “Non, nous n’avons pas les mêmes goûts, il choisit toujours un hôtel près de la gare.

Ce partenaire est un grand travailleur et un grand joueur.”

À ce moment l’indiscret comprend qu’il n’a pas des voisins ordinaires. C’est précisément à cet instant qu’il devient l’indiscret : ces deux hommes ne sont pas des amis, mais ils sont liés par des circonstances exceptionnelles. Très vite ils abattent leurs cœurs sur la table : ils viennent de participer au championnat du monde de bridge par paires “Open” à Cannes.

Ayant vu leurs photographies dans *Nice-Matin*, je ne prétends pas être à côté de Jais et Trézel ; les heureux gagnants, mais j’ai à portée de voix un champion du monde participant : veston gris ; un officiant : veston bleu.

– Veston bleu marque son admiration : “Vous auriez dû être les premiers ! Les classements de début permettaient cet espoir. Le fléchissement à l’avant-dernière séance de l’équipe française fit la victoire plus appréciée.”

– Veston gris, à voix trop basse, retrace certaines péripéties du tournoi, il rend hommage à son partenaire :

“Un artiste dans le jeu de la carte.

“Furent très remarquées deux vedettes à leur façon, de ces journées mémorables : le Rama-Bridge, venu d’Italie et la fameuse machine I.B.M.”

– Veston bleu coupe soudain : “Comment définissez-vous les joueurs de bridge?”

– Veston gris incertain : “Jeune, je jouais beaucoup aux échecs.”

– Veston bleu péremptoire : “Il y a deux catégories : le flambeur qui perdrait sa chemise au jeu, pour lui c’est le frein. Puis l’homme en crise (divorce, etc.), pour lui c’est la fuite en avant.”

– Veston gris n’oppose pas d’objections, manifestement dans son passé il ne trouve pas ce fameux choc.

– Veston bleu ne dispose pas ici du canapé de psychanalyste, il laisse donc le traumatisme dans sa cachette : bien certain de son fait.

– Veston bleu attaque encore en pleine vie privée : “Avez-vous des enfants ? Combien ?”

– Veston gris : “J’ai trois filles”.

– Veston bleu : “Elles sont mariées ? À qui ?”

– Veston gris annonce des alliances satisfaisantes, approuvées, commentées dans le détail.

Mélancoliquement ces messieurs soupirent : “Au xx<sup>e</sup> siècle, ce ne sont plus les parents qui décident de ces choses.”

Par hasard, un des gendres est pied-noir, voilà l'excellent tremplin pour plonger dans l'affaire algérienne; avec un esprit très au-dessus de la mêlée. Mais déjà tombé dans le domaine public pour l'indiscret qui finit paisiblement les filets de sole.

– Veston bleu attendri éprouve le besoin de se confier, il annonce “Cinq filles”.

– Approbation émerveillée de veston gris.

– Veston bleu cite un lycée pilote, ses méthodes révolutionnaires aussitôt discutées par les deux pères.

– Veston bleu a créé pour les adolescents un club à domicile avec ce mobilier de fer que la fréquentation de Maison et jardin nous a rendu si familier. Le choix est ici pédagogique, il élimine les “divans profonds comme des tombeaux” et les pénibles associations avec les voluptés baudelairiennes...

À ce moment, celui du caneton aux olives, joli va-et-vient de trois créatures de rêve, ces échappées du Festival, font tourner toutes les têtes, donc celle de Veston bleu qui abandonne l'enfant pour la femme. Il connaît et définit cet animal délicat avec grand jugement.

– La femme du boucher s'offre l'instituteur! Ici attention vieux Claude l'épouse du médecin va tout droit vers le boucher.

L'indiscret constate que le couple-boucher est très demandé. Il n'entend pas vers quelle destination excitante part la femme du champion du monde et d'ailleurs.

– Veston bleu mise sur le roquefort et aborde des questions plus sérieuses.

– Vous vendez quoi? et à qui?

– Veston gris passe aux aveux. Une conversation d'affaires s'engage accompagnée du doux murmure des tuyaux boursiers.

À L'heure H, l'indiscret qui n'aime pas la bombe glacée, jette un œil sur le décor publicitaire qui égaie toujours ces salles à manger ambulantes: “Vittel-Délices”, “Martini”, “Biscuits LU”, “Grospron” (encore la fuite en avant). Il lit la “prière d'exiger une note pour toute somme versée” en anglais, en italien, à son étonnement, en allemand il ne la trouve pas.

De sa voix bien timbrée Veston bleu commande:

– Un cigare et une framboise.

Veston gris refuse gentiment de suivre son exemple. Mais avec une charmante spontanéité s'empare des deux notes. Veston bleu ne veut rien entendre. Après un assaut de politesses, il accepte de se laisser offrir les extras.

– Veston bleu joyeusement: “À un dernier voyage avec ma femme, j'ai payé neuf mille

francs pour deux repas. Nous avons doublé l'addition avec des suppléments : Whisky, bons vins, cigares, liqueurs.”

– Veston gris méditatif conclut : “Vous êtes des jouisseurs.”

Cher Claude, l'indiscret se lève de table plein de regrets. C'était au Casino municipal, à une table de bridge qu'il était passionnant d'observer Veston gris.

Halte-là me direz-vous !

– Je ne vous loge pas à “L'Enseigne la bonne Convention”. Ce n'est pas cet homme discret au grand front qui est je crois habillé de gris qui vous a fort opportunément donné l'objet de votre lettre, sans l'Autre il fallait nous résigner à apprendre comment combattre le mildiou dans votre vignoble mentonnais...

Affectueusement à vous Claude, mais plus de pierres dans mon jardin.

Y.S.M.

*Le Caducée*, n° 7, juin-juillet 1962

## LES ARBRES

Cher Vieux,

Aux petites heures, je traverse la ville déserte. Soudain, devant un des plus grands magasins de Paris, je débouche dans une forêt de charmes et de bouleaux givrés, où des bûcherons, brèves ombres noires, s'activent à redresser les troncs, à disposer les branches, à faire d'un trottoir parisien une allée mystérieuse, enchantée dans un bois un jour de Noël.

Pas d'enfants dans la rue. Dommage. Ces préparatifs féeriques sont plus émouvants que jamais ne sera ce décor envahi par une foule fatiguée et bougonne.

Nuit de rêves sylvestres.

Le lendemain matin, dans la cour de récréation, face à ma fenêtre ouest : immenses échelles posées contre les platanes, hommes à larges ceintures portant hachettes.

Mon émotion, en les voyant, fut horrible, j'ai cru qu'on venait abattre “mes arbres”. Ce n'était qu'une toilette, mais combien énergique après une journée pleine de travail, tout le monde levait des bras nouveaux et désespérés vers moi.